

Erich Maria Remarque
ARC DE TRIOMPHE
Traduction de l'allemand par Michel Hérubel
Paris, Le Livre de poche, coll. « Biblio », 2020, 717 p.

APRÈS
Traduit de l'allemand par Raoul Maillard et Christian Sauerwein
Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014, 398 p.

Alexandra Juster
Université de Cordoue

La mort guette partout, à tout instant, qu'elle soit présente, imminente, lointaine ou qu'elle hante les personnages dans leurs souvenirs et dans leur sommeil. Erich Maria Remarque, né Erich Paul Remark à Osnabrück en Allemagne en 1898 et mort en 1970 à Locarno en Suisse, puise dans les expériences tragiques de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, dont il a été lui-même témoin, pour l'inspiration de ses écrits qui abordent les traumatismes de ceux qui se trouvent jetés dans les atrocités de la guerre, qui en emportent les souvenirs accablants ou qui fuient le régime hitlérien. La vie et la mort s'affrontent comme les figures noires et blanches sur l'échiquier ; entre les deux, il n'y a pas grand-chose. Parmi les œuvres les plus significatives de Remarque, il convient de citer, pour rappel, *À l'Ouest, rien de nouveau* (1929), *Après* (1931), *Trois camarades* (1937), *Les exilés* (1939), *Arc de Triomphe* (1946), *Un temps pour vivre*, *Un temps pour mourir* (1954), *L'Obélisque noir* (1956) et *La Nuit de Lisbonne* (1963).

À l'occasion de la récente réédition du roman *Arc de Triomphe* au Livre de poche et compte tenu du contexte pandémique qui souligne une fois de plus la valeur de la vie face à la menace de la mort, il m'a semblé intéressant de proposer une relecture de cette œuvre conjointement avec celle d'*Après*. La première aborde la mort comme le corollaire du métier du chirurgien Ravic, qui, lui-même, craint sans cesse pour sa vie dans le contexte de la menace hitlérienne. La seconde se penche sur la mort comme un spectre que les soldats survivants de la Première Guerre mondiale portent gravé dans leur mémoire. La pensée de la mort les habite, traversant comme un fil rouge l'œuvre de Remarque, et se fait particulièrement vive pendant la nuit, au moment où le monde ralentit, empêchant les protagonistes de renouer avec une vie « normale ».

L'ombre omniprésente de la mort – *Arc de Triomphe*

À Paris en 1938-1939, l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale semble imminent, mais la France continue de s'accrocher à l'illusion que l'inévitable peut encore être évité. C'est dans ce décor historique que Remarque place le chirurgien allemand Ravic, de son vrai nom Ludwig Fresenburg, qui vit illégalement, sans passeport, à Paris, où il tente de fuir son passé allemand. Il a survécu à la Première Guerre mondiale, puis aux tortures qui lui ont été infligées en 1933 par Haake en Allemagne parce qu'il avait aidé deux amis juifs. Les méthodes d'extorsion d'aveux de Haake ont cependant eu raison de Sybil, la femme qu'il aimait depuis deux ans. Le fait d'avoir assisté, impuissant, à la mort atroce de son amante le hante et le rend hagard. Incapable de trouver le sommeil, il noie son désarroi dans l'alcool. Le désir de la venger en tuant Haake se grave dans son cerveau. Sans possibilité de louer un appartement, mais obligé de loger dans un hôtel pour réfugiés qui ne demande pas les documents d'identité, Ravic se fait exploiter comme acolyte par deux chirurgiens français qui se servent de ses connaissances pour

cacheur leur propre incompétence. Lorsqu'il est appelé en dernier recours pour réparer les erreurs de ses collègues français, Ravic ne peut sauver tous les patients, dont une majorité de femmes qui demandent l'avortement. Leur mort, le souvenir de Sybil, le désir de vengeance et sa propre condition de réfugié menacé d'expulsion, de prison et de mort, assombrissent ses pensées et glacent ses sentiments. Pétrifié, Ravic ne se croit plus capable d'ouvrir son cœur, d'aimer, ni même de vivre jusqu'au moment où il rencontre Jeanne Madou, une chanteuse et actrice prête à se suicider.

Dans un monde en perdition, où un futur destructeur se dessine à l'horizon, ces deux êtres tentent une relation d'amour véritable, mais tumultueuse, entre résistance, résilience, instabilité et infidélité. Déchiré entre un amour profond et un désir d'affranchissement, Ravic s'évertue à résister à l'appel de l'amour et au moment où il est prêt à l'accueillir, il est trop tard, Jeanne l'a remplacé par d'autres hommes. Mais peu importe : elle lui a appris, malgré tout, à ouvrir de nouveau son cœur, à aimer et à se sentir vivant : « Je suis là, non plus comme un mort en permission, avec son petit bagage de cynisme, de sarcasme, et sa parcelle de courage, mais vivant, souffrant, si tu veux, mais de nouveau ouvert à tous les orages de la vie, ressuscité dans sa force simple ! Sois bénie, madone du cœur inconsistant ! »

Le roman s'achève avec l'assassinat de Haake, pour venger Sybil, et la mort de Jeanne, atteinte d'une balle tirée par l'un de ses amants, avec la déclaration de la guerre comme toile de fond. Ravic abandonne le combat, réconcilié avec son passé : « De ne plus fuir. Il avait eu la vengeance et l'amour. C'était assez. [...] Il n'attendait plus rien. Ce n'était pas la résignation, mais c'était le calme qui provenait d'un raisonnement, d'une décision qui allait au-delà de la logique. » Il n'y avait rien à espérer de la suite, le second massacre du XX^e siècle venait de commencer...

L'ombre persistante de la guerre ou l'impossible retour dans la société – *Après*

Tandis que dans *Arc de Triomphe* la sinistre mort collective se prépare, *Après* aborde le difficile retour des soldats survivants de la Première Guerre mondiale dans la société civile. Pendant quatre ans, la vie ne tient qu'à un fil ; on n'arrive plus à très bien distinguer les nuances entre vivre, bien vivre, mieux vivre et mourir jeune ou âgé, de maladie ou d'accident. Les obus fument, les grenades explosent, les corps déchiquetés se vident de leur sang, les moribonds poussent leurs derniers cris. La mort enveloppe les vivants. Les tranchées et les entonnoirs sont le décor quotidien de ces hommes qui ont, encore une fois, échappé à la mort, mais jusqu'à quand ? La condition humaine ne connaît pas de distinctions sociales face à ce spectacle dévastateur. La camaraderie et la solidarité sont les seuls moyens d'affronter la réalité de la Première Guerre mondiale.

Ernst Birckholz a été, tout comme de nombreux camarades, arraché brutalement à sa jeunesse, et il se bat pour sa vie et celle de ses frères d'armes, dont beaucoup trouvent la mort dans des circonstances d'une cruauté difficile à supporter. Quatre années durant, l'expérience de la guerre s'imprime dans les esprits de ces jeunes hommes et en fait des soldats endurcis, aux instincts de survie aiguisés.

Comment comprendre alors la fin impromptue de la guerre, d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre ? Du jour au lendemain, c'est la démobilisation, la consigne des armes à la caserne, l'inutilité de l'uniforme, le retour à la vie d'avant. Mais quelle vie d'avant ? Existe-t-elle encore quatre ans plus tard ? Comment se défaire de « cet enfer d'horreur, ce coin de terre martyrisé, crevé d'entonnoirs », qui est attaché à l'être le plus intime de ces jeunes, qui ne savent plus rien faire d'autre que se battre au jour le jour pour leur vie et celle de leurs camarades ? Comment tourner le dos aux compagnons qui sont tombés, frappés par les éclats d'obus, dont les corps méconnaissables et disloqués gisent dispersés dans les champs ?

Le retour en Allemagne, la patrie pour laquelle ils ont tout sacrifié, se fait sans pompe, sans fête ni reconnaissance particulière. Il s'agit d'un moment étrange pour Ernst, qui retrouve les siens, mais ne se sent plus à sa place auprès d'eux. Le poids du passé le poursuit partout, l'empêche de se concentrer, de structurer ses journées. Les cauchemars de la guerre plombent son sommeil, l'ennui et la désorientation l'emplissent d'un sentiment d'inutilité et d'incertitude, la vie dans cette société pacifiée reprend son cours, mais lui paraît banale et sans importance en comparaison avec la lutte pour la survie dans les tranchées : « Ah ! Au front, c'était plus simple. Là-bas, il suffisait d'être vivant pour que tout aille bien. » Ernst et ses camarades éprouvent une amertume à l'égard de cette société qui ignore leur vécu de l'horreur absolue et qui efface l'égalité entre les gens. Au front, « l'homme seul comptait, pas la profession ». L'homme y était à l'état pur, sans tricherie, sans quête de profit au détriment de l'autre, sans niaiseries ni banalités stupides. La société civile que retrouve Ernst à son retour lui inspire une vive colère, car elle « vit tout naturellement dans son petit train-train mesquin, comme si les années monstrueuses n'avaient jamais existé, ces années au cours desquelles une seule chose importait : vivre ou mourir, et rien d'autre ».

Cette incompréhension de la part de la société civile, incapable d'accueillir adéquatement les soldats démobilisés, pousse bon nombre d'entre eux à se suicider ou à végéter dans la misère, le chômage et le désespoir. La femme de jadis a ouvert son lit à un autre homme. Les blessés et les mutilés de guerre pèsent sur la société et sur la conscience de ceux qui sont revenus indemnes : « On se dégoûte soi-même d'être revenu sain et sauf. » Les liens de solidarité et de cohésion se relâchent et laissent la place à l'individualisme : « L'esprit commun ne règne plus. Et nous nous apercevons maintenant que la vie réussit là où la mort, elle-même, avait échoué : elle nous sépare. »

Le retour à l'école normale des instituteurs, pour renouer avec l'apprentissage abandonné il y a quatre ans, lorsque les soldats étaient encore des enfants, se révèle compliqué pour ceux qui sont revenus en hommes, comme Ernst, laissant derrière eux les souvenirs de leur jeunesse. Pendant ces quatre années de guerre, ils ont découvert la profondeur et la valeur de la vie ; ils ont appris la camaraderie ; ils se sont habitués à vivre avec la peur de la mort à chaque instant. Ils peuvent maintenant regarder l'horreur en face, et s'ils ont oublié les connaissances théoriques, ils en savent plus que leurs maîtres : « Nous connaissons maintenant la vie mieux qu'eux. Nous avons acquis un autre savoir, un savoir dur, sanglant, cruel, impitoyable même. C'est nous aujourd'hui qui pourrions les instruire. »

Après avoir passé une nouvelle année sur les bancs d'école, Ernst obtient son diplôme d'instituteur et se voit affecté à une petite école isolée en campagne. Ce travail lui impose une vie calme, régulière, monotone, prévisible et rythmée aux sons des fermes, ponctuée par des cauchemars, vestiges de sa vie antérieure qui le hantent. Cette vie réglée ne lui apporte pas l'apaisement espéré, mais le tétanise, à défaut de lui permettre de se sentir aussi vivant que pendant la guerre : « [...] il n'en est pas moins vrai que c'est dans ces temps-là que nous avons réellement vécu, parce que nous étions ensemble, et parce qu'une flamme brûlait en nous qui valait mieux que toute la saleté d'ici ! » Face à cette monotonie sans salut, Ernst démissionne de son poste d'instituteur et laisse faire le temps qui aidera à atténuer les cicatrices de l'âme, cette ombre que les rescapés de la guerre portent en eux.

Avec une profonde délicatesse et la subtilité d'une broderie, Erich Maria Remarque révèle au lecteur les pensées et les conflits intérieurs de ceux qui rejoignent la société civile après une expérience aussi cruelle et violente que la guerre où la mort règne en maître. C'est alors que s'affirme, par contraste, la vraie valeur de la vie. L'intériorisation de ce vécu fait de ces jeunes, devenus des hommes dans l'horreur, des êtres exclus de la société civile, dont les codes ne sont plus les mêmes. Le processus de guérison est douloureux et long et ne réussit pas à tous. La mort prolonge ses ombres au-delà des champs de bataille car elle prend refuge dans la psyché de ces soldats.